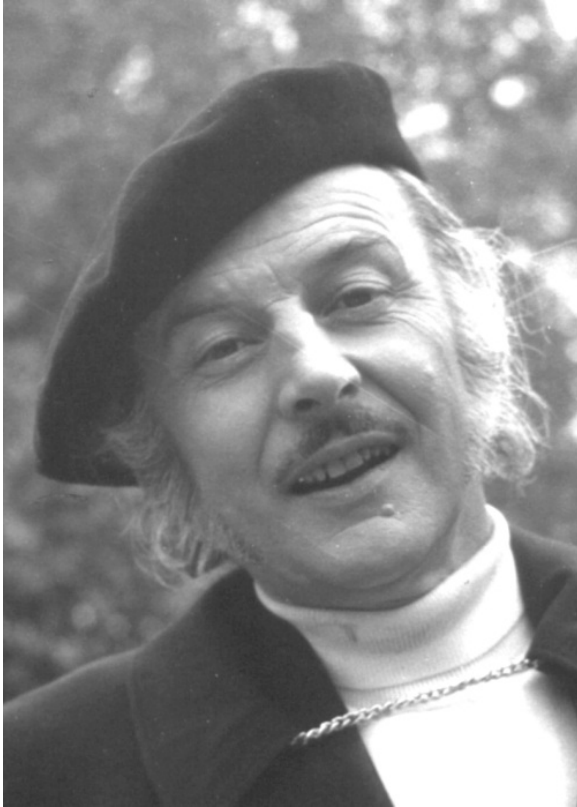


Camille BIVER



Par Georges JACQUEMIN

1995

Pour beaucoup de gens, Camille Biver reste l'animateur du *Coup de Lune*, ce petit théâtre, lieu de rencontres, anciennement *Le diable à quatre*, où de jeunes artistes, poètes ou chanteurs, venaient dire leurs œuvres ou proposer leurs chansons. C'est ainsi que s'y produisirent à leurs débuts Jacques Brel, Adamo ou Julos Beaucarne.

Poète et chanteur lui aussi (cf. bibliographie), Camille Biver montait également sur les planches. Mais cette activité risque d'occulter ses autres occupations. Écrivain, il signa plusieurs romans (pour les adolescents), écrivit pour la scène, réalisa plusieurs longs métrages, écrivit le script de nombreux courts métrages qu'il sonorisa lui-même, enregistra plusieurs disques (dont le remarquable *La soixantaine*) et une cassette.

Il n'est pas sûr que Camille Biver ait multiplié les activités par passion ou simplement par goût. La nécessité y a eu également sa place.

Mais il faut rendre hommage à cet homme qui a connu pas mal d'infortunes dans l'existence d'avoir toujours

redressé la tête et d'avoir lutté pour concilier ces deux exigences, vivre et créer, tout en veillant à conserver sa fraîcheur d'âme.

Biographie

Camille Biver naît à Arlon le 2 février 1917. Il fréquente l'école des Frères Maristes (entre 1930 et 1932) puis l'Athénée Royal.

Son enfance se passe dans un foyer catholique pratiquant. La religion le marquera. Il restera croyant toute sa vie, même si, comme plus d'un, il ne sera pas toujours d'accord avec l'Église catholique et se posera des questions sur la foi.

Dès l'âge de dix-sept ans, alors qu'il est l'élève de Maurice Grevisse à l'École des Cadets, à Namur (école d'enseignement secondaire préparant aux examens d'entrée à l'École Royale Militaire et, de façon générale, à la carrière des armes), il publie son premier recueil de poèmes. Le célèbre grammairien encourage son élève à persévérer. La parution du recueil a nécessité une autorisation spéciale du ministre de la Défense Nationale. Tels étaient les usages à l'époque. (Il est vrai que, sauf à écrire leurs mémoires, les militaires belges ne se sont guère engagés dans la voie littéraire, Francis Walder excepté.) Sans doute la poésie, pratiquée par un futur militaire de carrière, paraissait-elle dangereuse, symbole de faiblesse peut-être ?

Camille Biver songe à s'inscrire à une Faculté de Médecine (dans le cadre de l'armée), mais une suppression momentanée d'élèves-médecins l'oblige à tenter le concours d'entrée à l'École Royale Militaire. Il réussit et entre, en novembre 1937, dans la 83^e promotion de la section Infanterie-Cavalerie (aujourd'hui section Toutes Armes).

Par arrêté royal du 11 décembre 1939, il est nommé sous-lieutenant à la date du 21 novembre 1939 et est désigné pour le 13^e Régiment de Ligne. Peu après, à sa demande, il passe au 1^{er} Régiment Cyclistes-

frontière. (Il y avait en 1940 deux régiments Cyclistes-frontière, unités composées de volontaires, bien entraînées et solides.)

Le 10 mai 1940, il est chef de peloton à la 6e Cie et, quelques jours plus tard, suite à une réorganisation des unités, il occupe le même poste à la 5e Cie. Parti de Jalhay, il défend par après le canal de Willebroeck et participe aux ultimes résistances de l'armée belge sur la Lys. Fait prisonnier le 28 mai, à la capitulation, il part pour les camps allemands. Il a un peu plus de vingt-trois ans.

Pendant les cinq années de captivité et d'un camp à l'autre, il tente de délasser ses camarades. Il écrit des chansons, des sketches, puis des pièces de théâtre pour leur faire oublier leur misère et leur détresse, malgré l'exil, la faim et le froid. Par ailleurs, retenu par une sorte de pudeur, il n'écrira jamais rien sur cette période de sa vie. (On trouvera, ici et là, dans ses romans pour les adolescents, quelques allusions à la guerre, et le triste héros de *Revolver et vermicelle* est un ancien officier belge grièvement blessé à la guerre.)

La tuberculose le terrasse à Prenzlau, au moment où l'avance des armées soviétiques pousse les Allemands à faire effectuer aux prisonniers des «marches de la mort».

Délivré par les Russes, il est rapatrié par les Américains. À ce moment, il pèse encore trente-huit kilos. Au sanatorium de Tombeek où il arrive, les médecins, désespérant de le sauver, font entendre à ses parents qu'il mourrait plus heureux chez lui, après tant d'années de souffrances.

Mais lui veut vivre et tenter de guérir. Sa robuste constitution va assurer sa «survie». Fin 1945, il part pour la Suisse où plusieurs opérations chirurgicales seront effectuées sur lui. Il endurera un pneumothorax pendant de nombreuses années, portera un drain dans un poumon et subira l'ablation de sept côtes. C'est cet homme-là qui montera sur les planches pour chanter !

Camille Biver revient en Belgique en 1949, il a survécu à force de volonté. Actif néanmoins pendant son séjour forcé en Suisse, il collabore à des revues et journaux suisses (*Bouquet*), français (*Esprit*) et belges (*La Nation belge*, *Le ligueur*, *La libre Belgique*), etc.

Il est mis à la retraite au grade de capitaine, à l'âge de trente-deux ans, car il est invalide de guerre à 100%. (Y a-t-il eu chez lui quelque rancœur de cette décision, si l'on en juge les mots du héros de *Revolver et vermicelle*, dans une situation analogue à la sienne et déplorant sa mise à la retraite, alors que d'autres ont été maintenus en service?)

L'État belge offre à Camille Biver une bourse pour qu'il puisse se réorienter. Il choisit le Conservatoire et y obtiendra le premier prix d'art dramatique. À cette époque, il commence à travailler pour la radio et fonde, à Arlon, une revue littéraire, *Le Jeune faune*, que différents problèmes conduisent à une rapide disparition. Quoi qu'il en soit, cette revue constitue l'amorce d'un renouveau littéraire dans la province de Luxembourg. *La Dryade* de Georges Bouillon, active pendant trente-trois ans et qui commence à paraître en 1955, prend rapidement la relève.

Quelques années plus tard, en 1953, Camille épouse la comédienne Georgette Noguet et s'installe à Bruxelles. Avec Louis Musin, l'éditeur-poète aujourd'hui disparu, il rebaptise *Le coup de lune* l'ancien *Diabla à quatre*, petit théâtre qui eut son heure de gloire et vit se produire Brel et d'autres comme Adamo, Beaucarne, Paul Louka voire Stéphane Steeman.

Pour la radio et pour différents journaux, il effectue des enquêtes sur des problèmes sociaux. À la télévision, il présente des reportages du même type ramenés de l'étranger et des longs métrages pour l'émission *Les sentiers du monde*, alors animée par Jean Thévenot.

Il dirige enfin avec son épouse une école, *Le laboratoire des variétés*, subventionnée par le ministère de la Culture française et par la province de Brabant. Cette école forme des artistes. Il est possible d'y suivre des

Camille BIVER - 8

cours de diction, de théâtre, etc. Officiellement, ce «laboratoire» est un «mouvement socio-culturel qui utilise les techniques des arts de diffusion et qui forme, crée et diffuse dans ces différents domaines».

Camille Biver décède lors d'un séjour au Maroc, à Mohammedia, le 9 août 1981.

(Biographie rédigée d'après des informations de Mme Georgette Biver-Noguet et à l'aide du travail de Mlle Valérie Gabriel – cf. bibliographie –, que je remercie ici l'une et l'autre.)

Bibliographie

Œuvres poétiques :

- *Banalités*, Arlon, Everling, 1935.
- *Candeurs*, Arlon, Everling, 1936.
- *Chansons pour te faire sourire*, Bruxelles, La Vierge folle, 1937.
- *Mes vingt ans tout frissonnants*, Everling, Arlon, 1938.
- *À pleines dents*, s.l; [Bach], 1940.
- *Les poètes... c'est bête*, Bruxelles-Paris, Le Nénuphar, 1948.
- *Je n'ai jamais aimé personne*, Arlon, Le Jeune Faune, 1949.
- *Vers le cœur d'un frère inconnu*, Paris, Pierre Seghers, 1954.
- *Douze sonnets*, Bruxelles, coll. Le Coup de Lune, 1955.
- *Le nègre aux yeux bleus*, Bruxelles, Amibel, 1960.

Romans :

- *Revolver et vermicelle*, Bruxelles, Durendal, 1956.
- *L'an 2000*, Bruxelles, Durendal, 1957.
- *Ni tirez pas sur la vedette*, Bruxelles, Durendal, s.d.
- *Le roman d'Helen Keller*, Bruxelles, Durendal, 1957.
- *En effeuillant la marguerite*, Bruxelles, Durendal, 1963.
- *Le dernier bandit d'honneur*, Bruxelles, Durendal, coll. Roitelet, 1963.

Théâtre :

- *Cœurs*, Bruxelles, Wellems-Pays, 1945, pièce en trois actes écrite en captivité et jouée à l'Offlag II A, à Prenzlau.
- *Saxo*, Sottens (Radio Genève), 1946, radiodrame.
- *Cricri*, Sottens (Radio Genève), 1947, radiodrame.
- *Une faible femme*, Sottens (Radio Genève), 1947, radiodrame. Ces trois œuvres n'existent qu'en manuscrits.

Camille BIVER - 10

- *L'île déserte*, Bruxelles, Durendal, coll. *Roitelet*, 1964.
- *Cellule zéro* et *Le refus d'aimer*, Bruxelles, Durendal, 1965.

Contes :

- *Pourquoi le rouge est la couleur de l'amour*, Arlon, Le Jeune Faune, 1949.

Disques :

Sept 33 tours, dont :

- *Veillée de Noël*, disques MFP, poèmes de C. Biver
- *La soixantaine*, disques ALPHA 800Y, poèmes de C. Biver.

Deux quarante-cinq tours :

- *Voix de son maître*
- *Chansons pour tous*

Cinéma et télévision :

a) Longs métrages :

- *Tziganes, bohémiens et gitans*
- *Nomades et djellabas*
- *Nomades montagnards*
- *Mystérieux Berbères*
- *Les seigneurs de l'Atlas*
- *En Russie, à l'aventure*

b) Scripts de nombreux reportages

À consulter :

- Valérie GABRIEL, *À la découverte d'un écrivain arlonais, Camille Biver, et d'une de ses œuvres, Le roman d'Hellen Keller*, Virton,

I.E.S.P. de la Communauté Française, travail de fin d'études pour l'obtention du titre de régent littéraire, 1994, 115 p.

- A. ANTOINE, *Le courage d'exister... Camille Biver ou la vie intense et « naïve »*, La Dernière Heure, 24 août 1981.
- A.V.L., *Cet homme-orchestre avait découvert Jacques Brel : Camille Biver vient de mourir au Maroc*, Le Soir, 25 août 1981.
- Général-major F. de RACHE, *Historique des 1er et 2e Régiments cyclistes-frontière, 1934-1940*, s.l., ni date.

Texte et analyse

*Quand viendra le moment de rouvrir la fenêtre
sur un ciel retrouvé de visages d'enfants,
pourrai-je supporter le blessure du jour,
moi qui vécus mille ans sous les plafonds du doute ?*

*Ne vais-je pas porter vers mes yeux éblouis
une paume tremblante et reculer encor
vers le fond de moi-même à l'abri des barreaux
qui me gardent trop bien de l'angoisse d'aimer ?*

*O frère sans pareil qui t'agites dans l'ombre,
fais lever sans tarder une première étoile
à travers cette nuit, pour qu'à l'aube du cœur
le seul mot liberté ne m'arrache les yeux.*

(Vers le cœur d'un frère inconnu)

Ce poème est composé de trois quatrains formés d'alexandrins. Il n'y a pas de rimes. Chaque quatrain constitue à lui seul une phrase, les deux premières interrogatives, la troisième, à l'impératif, exprimant une ardente prière.

Il s'agit d'un poème lyrique (le poète parle de lui-même) où se manifeste l'angoisse du poète face à un événement qui viendra un jour, nul ne sait quand, et qui modifiera ses manières de vivre. Alors (3e strophe), il se tourne vers un *frère* (cf. titre du recueil) pour qu'il agisse en sorte que le changement s'opère avec un moindre mal. On perçoit vite que Camille Biver redoute ce qui lui arrivera tout en l'espérant. Il ne précise pas cet événement libérateur, si ce n'est par *l'angoisse d'aimer* (v.8) et par *l'aube du cœur* (v.11). On peut penser que le poète hésite au seuil de l'amour et

appréhende ses propres réactions, qui seraient celles d'un homme incapable d'aller de l'avant, de prendre les décisions qui s'imposent.

Le poète recourt à de nombreuses images empruntées au vocabulaire courant (*fenêtre, plafonds*, etc.), mais l'expansion placée derrière certains noms les fait basculer d'un emploi concret à un emploi figuré. Il nous faut alors essayer de découvrir à quoi il est fait allusion, en nous appuyant sur le seul pouvoir de suggestion des mots.

Le premier quatrain commence par une subordonnée de temps qui nous fait attendre, pendant deux vers, la principale interrogative. Cette subordonnée introduit une notion de temps imprécise : on ne peut dire dans quel délai se réalisera l'événement annoncé ; il aura lieu (*viendra*), cela seul est assuré. Par contre, l'action dont il s'agit (*rouvrir la fenêtre*) risque, dans un premier temps, de paraître bien banale, quotidienne. Mais le vers 2, constitué par un enjambement, nous invite à prêter aux mots un sens métaphorique (*un ciel retrouvé de visages d'enfants*). *Rouvrir* suggère un geste que l'on fait comme autrefois, comme avant, et a comme conséquence que l'on retrouvera quelque chose de perdu, que l'on risquait peut-être d'oublier. *Rouvrir la fenêtre* introduit ainsi une idée d'évasion (qui reparaitra plus loin), comme si le locuteur, dont nous ne savons encore rien, sortait d'un univers renfermé, d'un repli sur soi. Et ce qu'il découvrira est symbolisé par ces *visages d'enfants* qui nous font penser à l'innocence, à la fraîcheur d'êtres que rien encore n'a corrompu ou simplement abîmé.

Fenêtre (v.1) nous fait penser à la lumière et renvoie également à l'idée d'habitation. Les deux se retrouvent aux vers 3 et 4 par les mots *jour* (lumière) et *plafonds* (à prendre, on le verra, au sens métaphorique). Ces deux vers introduisent la première interrogation du locuteur, en l'occurrence le poète (*je*) qui, correspondant au *viendra* (v. 1), se place également dans le futur : *pourrai-je supporter*. *Supporter* nous invite déjà à penser qu'une difficulté va surgir, qu'un effort devra être fourni. De fait, ce qu'appréhende le poète, c'est la *blessure du jour*. Cela signifie donc pour lui que la lumière revenue, comme si l'on avait vécu volets refermés,

va être violente au point de pouvoir constituer une *blessure*. L'attente s'unit donc à un sentiment de crainte.

Le vers 4, constitué par une relative, a valeur d'explication : le poète craint le *jour* parce qu'il a vécu retiré. Mais son enfermement n'est pas physique, il est tout intérieur, c'est un problème de sensibilité, presque de psychologie. C'est en tout cas une affaire très personnelle. Doute sur soi, à coup sûr. Pour nous en faire sentir le poids, Biver parle des *plafonds du doute*, comme si ceux-ci l'écrasaient, pesaient sur lui.

Enfin, circonstance aggravante, l'univers (mental) dans lequel le poète a vécu a duré *mille ans*. Sous l'hyperbole nous percevons bien qu'il s'agit d'une durée qui, de toute façon, a paru bien longue au poète et, partant, bien lourde à supporter.

Il est ainsi dans la position d'une personne qui pense qu'un jour son destin va changer mais qui se demande si elle sera capable de faire face à l'événement, habituée qu'elle est à une existence qui, tout à la fois, la blesse et la rassure.

Ce sont des idées analogues que développe le second quatrain. Si le poète semble se répéter, n'est-ce pas une façon pour lui de nous faire comprendre l'importance qu'il accorde à son problème, lequel, étant une affaire intérieure, en est d'autant plus torturant ?

L'interrogation par quoi s'ouvre le deuxième quatrain semble prolonger naturellement le premier. Il s'agit encore d'un événement à venir, mais, dirait-on, par la tournure périphrastique *vais-je porter*, le poète semble envisager un moment proche, comme si l'échéance n'était plus qu'une brève affaire de temps.

Obsédé par l'idée de blessure, il évoque au vers 5 un geste de défense, en tout cas de protection. Remarquons qu'ici c'est un geste concret qui traduit une attitude mentale. Porter la main aux yeux pour se protéger du soleil est un geste normal, mais il s'agit ici de bien autre chose puisque,

dès le vers 7, le poète parle de *reculer* vers le *fond de (lui)-même*. Il faut donc prêter aux mots un sens métaphorique.

Yeux éblouis rappelle la *blessure* du jour, tandis que le *reculer* suggère un repli sur soi analogue à celui de l'être qui se complaît dans un univers étriqué, loin de la vie (cf. v. 4). Il y a donc ici, à deux reprises, l'évocation d'un mouvement d'avancée et d'un autre de recul frileux, tout le problème du poète portant sur le choix à faire. Il balance entre les deux et en craint les inconvénients. Cette idée est bien suggérée par l'expression *l'abri des barreaux*. Les *barreaux* nous font penser à une prison dont, en principe, on n'a qu'une idée, celle d'y échapper. Par contre, il constitue ici un *abri*. Il s'agit bien d'un monde à l'abri de l'audace et de l'aventure, un monde sécurisant.

À nouveau, la relative du dernier vers du quatrain nous apporte un éclaircissement. *Gardent* signifie protègent, tandis que le *trop* entraîne une connotation de regret : le poète est tout à la fois bien dans son univers replié et tourmenté par le regret : il sent bien que là n'est pas la vie. En contrepartie, aimer s'accompagne d'*angoisse*. Il ne s'agit donc pas d'un sentiment simple, soutenu par un sorte de frénésie de la vie, mais bien de l'attitude d'un homme qui pèse le pour et le contre et mesure (trop ?) les risques.

On remarquera encore dans ce quatrain l'emploi poétique de *paume* pour main et l'association (une de plus) du concret et de l'abstrait : *fond de moi-même*.

Dès lors le poète va se tourner vers une autre personne qu'il appellera *frère* (il s'agit ici bien plus d'un être avec lequel on a des affinités, qui peut apporter son aide et en qui on a confiance que d'un parent par le sang) – voir le titre du recueil d'où ce poème est extrait.

Le *O* d'emphase qui se trouve au début du troisième quatrain dit bien la gravité dont le poète veut accompagner sa requête (emploi de l'impératif). Ce *frère* est doué de qualités exceptionnelles quoique

vagues : *sans pareil*. Mais cette qualification, sorte de superlatif, a sa nécessité : seul un être tel pourra assister efficacement le poète.

Le second hémistiché de ce vers 9 est plus énigmatique. Pensera-t-on à quelqu'un qui l'épaule dans la discrétion (*dans l'ombre*) ou à un proche qui vit dans le même univers que lui? *Ombre*, dans ce cas, renvoie à l'univers confiné qui a été évoqué aux deux premiers quatrains. Cela n'a sans doute pas grande importance, moins, en tout cas, que le verbe *t'agites*, lequel semble désigner une action continue et des démarches visant un but.

Ce que le poète attend de ce *frère* apparaît au vers 10. Pour conserver l'unité de l'image, il va recourir à plusieurs mots suggérant une idée de lumière (*étoile, nuit, aube*). Ce qu'il va demander constitue une sorte d'intermédiaire entre l'obscurité affective qu'il connaît et la lumière vers laquelle il tend malgré tout, ce sera une *première étoile*, c'est-à-dire une première timide lumière qui n'éblouira pas (cf. v. 5) mais indiquera une direction et servira de repère. Et s'il y a une *première étoile*, sans doute d'autres suivront-elles, rendant peu à peu la lumière plus vive. Notation d'espoir.

Maintenant, le poète a hâte d'échapper à son univers (*sans tarder*), puisqu'il analyse nettement ce qu'il représente pour lui (*nuit*). Le but de la démarche demandée par le poète à son *frère* est exprimé dans le second hémistiché du vers 11 et au vers 12. Redoutant toujours autant la vive lumière (au sens métaphorique), le poète craint que *le seul mot liberté ne* (lui) *arrache les yeux*. *Arracher les yeux* est du même ordre que ce que nous avons vu : *blessure du jour*. *L'aube du cœur* (idée de naissance) suggérant le début d'un sentiment amoureux (cf. *aimer*, v. 8) s'accompagne de l'idée de *liberté*, ce qui est peut-être paradoxal. En fait, il n'en est rien. C'est l'univers ancien qui constitue pour le poète une prison (cf. *barreaux*, v. 7) ; y échapper, c'est connaître la *liberté*, et ce n'est que dans un langage banal que l'amour devient un lien, donc une perte de *liberté*. (On remarquera enfin l'insistance *le seul* et la force expressive de *m'arrache les yeux*.)

Dans ce poème qui semble traduire une angoisse personnelle face à la vie, Camille Biver est passé constamment de l'emploi concret à l'emploi métaphorique de mots relatifs à la lumière. Il a également traduit l'interrogation qu'un être éprouve quand son existence va se modifier, mais peut-être s'est-il agi pour lui d'un passage particulièrement angoissant. En tout cas, il a pleinement conscience de son état (sorte d'auto-analyse psychologique) et le traduit de manière expressive et forte : *blessure du jour, plafonds du doute, le fond de moi-même, l'abri des barreaux, gardent trop bien, l'aube du cœur*, etc. Au demeurant, le thème de l'angoisse au seuil de l'amour n'est pas tellement fréquent dans la littérature, cela mérite d'être souligné, me semble-t-il.

Extraits

La main tendue

*Il faut ouvrir le poing des hommes,
il faut qu'on se tende la main.
Assez de discours à la gomme,
assez de croix sur les chemins.*

*Un enfant partage sa pomme
avec un enfant qui a faim
sans s'occuper si le bonhomme
a le cheveu blond ou châtain.*

*Il faut ouvrir le poing des hommes.
Ne dis pas que ça ne sert à rien.
Qui que tu sois, tu es un homme.
Voici ma main, donne ta main.*

*À travers la ville et tous les villages
on entend gronder une grande peur.
Le ciel devient noir et demain l'orage
tuera les vaincus, tuera les vainqueurs.*

*Il faut ouvrir le poing des hommes,
il faut qu'on se tende la main.
Assez de discours à la gomme,
assez de croix sur les chemins.*

(disque *Veillée de Noël*)

La soixantaine

*Quand on a la soixantaine
et des rides au bord des yeux,
quand on a la soixantaine
est-on déjà vraiment vieux ?*

*Serait-il vrai qu'il est passé
le temps des roses et du lilas ?
Serait-il vrai qu'il est fané
le beau bouquet de mimosas ?*

*Serait-il vrai qu'elle est cassée,
la branche en fleurs d'anciens printemps ?
Serait-il vrai qu'il est passé,
le temps d'aimer, le joli temps ?*

*Quand on descend vers la plaine
on s'attarde encore un peu.
On a tant, oui, tant de peine
à quitter le sommet bleu.*

*Serait-il vrai qu'il est passé
le temps des roses et du lilas ?
Serait-il vrai qu'il est fané
le beau bouquet de mimosas ?*

*Serait-il vrai qu'il est glacé
ce cœur têtu, ce cœur qui bat ?
Serait-il vrai qu'il est passé,
le temps d'aimer... et puis voilà !*

*Quand on a la soixantaine
et des larmes au bord des yeux*

*on voudrait boire aux fontaines
la jeunesse comme une eau bleue...*

(disque *La soixantaine*)

En 1940

*En mille neuf cent quarante, en allant sous les branches
promener notre amour, doucement je t'ai dit :
c'est peut-être... qui sait?... notre dernier dimanche ?
car ça fait tant de mois que je suis en kaki.*

*Au mois de mai, je m'en souviens,
c'était en mille neuf cent quarante,
nous deux, vraiment, on s'aimait bien.
Je pensais : comme le printemps chante.*

*En trois coups de clairon les canons de la guerre
m'ont arraché de toi, de tes bras, et soudain
ont commencé pour nous les jours de la misère,
les nuits de barbelés dans les camps du destin.*

*Au mois de mai, je m'en souviens,
c'était en mille neuf cent quarante,
nous avions peur des lendemains
et nos cœurs étaient en attente.*

*J'avais perdu l'espoir de nous trouver ensemble,
mais pendant cinq années tu m'avais attendu.
Et parfois quand l'amour doucement nous rassemble
je pleure au fond de moi pour tout ce temps perdu.*

*Au mois de mai, je m'en souviens
c'était en mille neuf cent quarante,*

Camille BIVER - 22

*nous deux, vraiment, on s'aimait bien.
Je pensais : comme le printemps chante...*

... Nous deux, vraiment, on s'aime bien...

(disque *La soixantaine*)

Il a neigé sur tes cheveux

*Tout doucement, sur tes cheveux
il est tombé un peu de neige.
Je vois passer comme un cortège
nos souvenirs dans tes grands yeux.*

*Tu m'aimes encore, je t'aime encore,
je t'aime encore, tu m'aimes encore.
Au soir couchant, le soleil dore
ce vieil amour bien mieux qu'avant.*

*Nous le savons, l'hiver s'en vient.
Je ne crains rien car la tendresse
nous donnera tant de promesses.
Serre ma main dans tes deux mains.*

*Tout doucement, sur tes cheveux
il est tombé un peu de neige.
Je vois passer comme un cortège
nos souvenirs dans tes grands yeux.*

*Il a neigé sur tes cheveux,
il a neigé sur tes cheveux...
sur tes cheveux...*

(disque *La soixantaine*)

Au pays de ma mère

*Au pays de ma mère il y avait le bon Dieu
qui était son ami, avec sa barbe blanche
Le vert était plus vert, le bleu était plus bleu.
Ah ! c'était le pays des cent mille dimanches.*

Refrain

*Je ne connais pas le chemin
qui conduirait vers le passé,
je voudrais y marcher demain
avant qu'il ne soit effacé.*

*Au pays de ma mère il y avait des photos
dans des albums jaunis du temps de mon grand-père.
Moi, tout petit enfant sur mon premier vélo,
et maman, toute blanche, à côté de mon père.*

(Refrain)

*Au pays de ma mère je voudrais retourner
mais il n'existe plus que dans ma pauvre tête,
car la vieille maison de mes jeunes années
est morte pour toujours au pays des poètes.*

(Refrain)

(disque ***La soixantaine***)

Le croulant

*Quand un croulant ne croule pas,
que son vieux cœur se met à battre,
quand un croulant ne croule pas,
faut-il vraiment, faut-il l'abattre ?*

*Comme un grand chêne au fond des bois
qui a connu bien des tempêtes,
il tend toujours, il tend les bras
et le ciel lui touche la tête.*

*À ses pieds et puis tout autour
il n'en peut rien s'il fait de l'ombre
aux arbrisseaux des alentours
qui vont grandir dans la pénombre.*

*Quand un croulant ne croule pas,
que son vieux cœur se met à battre,
quand un croulant ne croule pas,
faut-il vraiment, faut-il l'abattre ?*

*Quand le printemps fait reflourir
toutes les fleurs de la clairière,
dans tout son corps il sent frémir
la sève qui donne la fièvre.*

*Quand un croulant ne croule pas,
que son vieux cœur se met à battre,
quand un croulant ne croule pas,
faut-il vraiment, faut-il l'abattre ?*

*Ses branches chantent dans le vent
peut-être mieux qu'en sa jeunesse.
Mieux que du temps de ses vingt ans
le printemps lui fait des promesses.*

*Quand un croulant ne croule pas,
que son vieux cœur se met à battre,
quand un croulant ne croule pas,
faut-il vraiment, faut-il l'abattre ?*

Madame ma jeunesse

Refrain

*Bonjour, Madame ma jeunesse,
dites, pourquoi revenez-vous
pour me rappeler mes promesses ?
J'ai toujours été un peu fou.*

Couplet 1

*Je le sais trop bien : j'ai promis la lune
à mes dix-sept ans... et même le soleil.
Vous verrez : demain je ferai fortune...
Je me mens, je sais... c'est toujours pareil !*

(Refrain)

Couplet 2

*Je suis devenu un pauvre poète
qui attendait tout, qui n'attend plus rien,
rien qu'un soir de feu, une nuit de fête...
Je vous les donnerai, les donnerai demain !*

(Refrain)

Couplet 3

*Je vous dis : bonjour ! Madame ma Vieillesse,
mais n'avancez plus, car c'est bien trop tôt.
Et ne partez pas, Madame ma Jeunesse...
non, ne partez pas, car c'est bien trop tôt...
non, ne partez pas... Madame ma Jeunesse
... ne partez pas !*

(disque *La soixantaine*)

Prélude aux notes falotes

*Le carrousel mélancolique
de telle belle aux blancs dimanches
et de telle et de telle encore !*

*Sur les tuiles la flûte brode
une dentelle de silences.
Les jadis aux notes falotes.*

*De soirs tendres, robes, violons,
et cette épaule découverte
où le baiser n'ose prétendre.*

*Le ruban, l'œillet, la coquette,
et le rire, le rire humide,
la nuit moite, l'œillet fané.*

*Sur les tuiles, l'ennui ruisselle
au bruit ténu des gargouillis.
La pluie, l'éteigneuse d'étoiles.*

*Pauvre seul sous le ciel, perdu,
au creux d'aimer déjà s'entr'ouvre
demain, gonflé de cœurs à prendre.*

(Opération à cœur ouvert, in Cellule zéro)

Prélude à fa faim de Dieu

*De ces caresses délicates
au long des cils, au fil des doigts,
de tout cela, que reste-t-il ?*

*De ces fêtes mystérieuses
et du silence où tu balances
les images brunes et blondes ?*

*Il te reste une bouche sèche
et ce gouffre au milieu de toi :
cette soif, cette faim de Dieu.*

(Opération à cœur ouvert, in *Cellule zéro*)

Prière pour la paix

*Par le cri des clairons et le son du tambour,
par les canons crachant le feu sur vos églises,
par les mille barreaux de cent mille prisons,
par les fusils braqués sur des cœurs de vingt ans,*

*par vos enfants perdus dans les brumes du soir
et qui n'espèrent pas retrouver leur chemin,
par les bras arrachés le long des barbelés,
par les cœurs déjà morts sous un ciel déjà froid,*

*Vous qui savez la branche où l'oiseau fait son nid
et la berge où le tigre égorgera l'agneau,
vous qui savez la source où nage un poisson bleu
et le creux du rocher où la pieuvre le guette,*

*si Vous êtes le père et le frère et l'ami
de tous ceux qui ont faim et de ceux qui ont trop,
de ceux que l'on écrase et de ceux qui écrasent,
de ceux qui ont pleuré et de ceux qui les frappent,*

*faites que vos enfants retrouvent leur chemin,
que le damné retrouve un jour le paradis,*

*que le tambour se taise et le poisson s'échappe,
que le barreau se brise et le canon éclate,*

*faites que les poignards s'arrêtent de rougir,
faites que les fusils s'arrêtent de tirer,
faites que soient levés tous les mots interdits
et que le verbe aimer enfin se fasse chair.*

(Opération à cœur ouvert, in *Cellule zéro*)

Nocturne de la palombe

*Du fond du cœur monte une plainte,
un appel tremble dans la gorge,
au bord des cils perle une larme.*

*Peine lente, lente à mourir,
je voudrais tordre de mes doigts
ton frêle col de tourterelle.*

*Tu bois mon sang le long des nuits,
palombe grise au bec de pourpre,
peine longue, longue à mourir.*

*Et tu picores ma cervelle
au long des jours, au long des mois,
peine qui pleures et pleures encore.*

*Ah ! pouvoir prendre en mes deux mains
cette colombe frémissante
et plume à plume me venger !*

*Du fond du cœur monte une plainte...
Mais je vais tailler dans ma chair,
à travers nerfs, à travers moëlle.*

*Quitte à tailler un peu de cœur,
je vais tuer au vif de moi
la peine, las, qui pleure et pleure.*

(Opération à cœur ouvert, in Cellule zéro)

Nocturne des mots magiques

*J'ai retrouvé le jeu subtil
– rien dans les mains, rien dans les poches –
je jongle et jongle avec les philtres.*

*Au fond du grenier défendu
– t'en souviens-tu, t'en souvient-il? –
je découvrais les mots sorciers.*

*Le premier, c'était «campanule»
– carillon clair, cloches de Pâques –
tout ruisselant de mes dix ans.*

*Il y avait «bergeronnette»
– premier envol et frissons d'ailes –
dans la poussière qui dansait.*

*Et «damoiselle» et «capucine»
– frappe des mains, tape du pied –
et «pique et pique et collégram»*

*Le coin du ciel par la lucarne
– tout bleu tout blanc, tout blanc tout bleu –
clignait de l'œil comme un complice.*

*J'ai trouvé d'autres mots magiques
– paix mon souci, paix ma pauvre âme –
pour enchanter les soirs cruels.*

Camille BIVER - 30

*Je me les dis, tout doux, tout doux,
– dors beau poison, dors l'enfant mort –
quand les sanglots crèvent le cœur.*

*Et c'est « demain... là-bas... là-bas »
– petit naïf, gamin de lune –
frais comme une herbe dans le vent.*

*Et c'est aussi le mot qui tremble
– souffle arrêté, bon dans l'espace –
« Amour... ami... aimer... aimer ».*

(Opération à cœur ouvert, in *Cellule zéro*)

Nocturne des jadis

*Voici venir en robes grises,
en souliers clairs, en tricots blancs,
la ronde lente des jadis.*

*Elle murmure doux, tout doux,
elle tourne sur la muraille
à petits pas de menuet.*

*De quel jardin revenez-vous,
petite fille aux gestes blonds,
un sucre d'orge en vos mains sales ?*

*Vous avez les yeux d'Adrienne,
myosotis au pré fané,
pervenche morte en l'autrefois.*

*Gamine raide en tablier,
vos longues tresses dans le dos,
auriez-vous entr'ouvert la grille ?*

*Vous avez les yeux de Simone,
grain de café, bois des Antilles,
reflet d'étang de soir perdu.*

*Dans cette boîte de carton
j'entends grouiller des sauterelles,
petit bonhomme aux mollets roses.*

*Serais-tu Jeannot-Dorémi,
boucles au vent, la morve au nez,
qui surgit de quelque fossé ?*

*Dans son costume endimanché,
ce tout petit qui me regarde
avec de grands yeux de reproche...*

*Dis, tout petit, cœur entr'ouvert,
élan tout neuf, bouton de moi,
tu me fais mal du fond des ans.*

*La ronde lente, doux, tout doux,
fait quatre tours sur la muraille,
fait quatre tours et puis s'en va.*

(Opération à cœur ouvert, in *Cellule zéro*)

Prélude des roses nouvelles

*Rose d'automne, la plus rose
parmi les roses des saisons,
comme une âme près de partir.*

*Comme un ami près de mourir
sous le gel de certains matins :
le dégoût de se trop connaître.*

Camille BIVER - 32

*Je veux cueillir de tes pétales.
Le dernier souffle si fluet
et t'écraser de mes doigts vifs.*

*Dans le bleu jardin dépeuplé
de tant de roses jamais mortes
promener des mains sacrilèges.*

*J'espère le proche printemps
faiseur de feuilles et de roses,
mais nouvelles, pures de moi.*

(Opération à cœur ouvert, in *Cellule zéro*)

Vers le cœur d'un frère inconnu

*De cet hiver pourri de pluie,
de l'amour fusillé à l'aube,
de ces mots usés jusqu'au cœur,
chanteur sans voix, que vas-tu faire ?*

*De cette nuit aux pieds mouillés,
de la plus belle qui ricane,
du tambour à la peau crevée,
mage en haillons, que vas-tu faire ?*

*De ton passé aux muscles mous,
de ton présent aux veines vides,
que vas-tu faire, vieux menteur,
et des demains déjà si pâles ?*

*Je vais faire pour m'en bercer
cet air minable qui radote
mais que le vent frais portera
vers le cœur d'un frère inconnu.*

*Tu me gerces les doigts, mon enfance gelée!
Les sapins de Noël, venez, la morve au nez.
Doux amis qui mourrez au temps des giboulées,
dans nos bois de douze ans venez vous promener.*

*Sais-je au moins si la neige a tué la princesse
en sa robe de tulle et si le plus petit
ne va pas s'en aller tout seul et sans caresses
rouler sous les sabots de l'étalon maudit ?*

*Il marchait, pieds mouillés, dans les forêts d'automne.
Mais le sol pourrissant vient de durcir. Entends :
les canons de l'étang qui craque au lointain tonnent
pour avertir le Sud d'étrangler le Printemps.*

*Près de la source morte étendez-vous, grand'mère :
la louve a dévoré les pendus dépendus.
Pour qu'un soir me revienne une voix douce-amère
la biche a pitié du bel enfant perdu.*

*Le galop des ans neufs déjà descend du pôle,
il sonne dans le gel le silence du cœur.
Mais l'équateur 'un tel désir déjà le frôle
que sous le fer jaillit une étincelle en fleurs.*

*Notre image qui bouge au miroir de l'étang
et que la nuit de gel va fixer pour l'hiver,
va-t-elle vivre encor lorsque les lois du temps
auront fait éclater les feux des bourgeons verts ?*

*Tu n'es pas là, mais voici l'heure du poème.
Je ne sais sur quel sable apparaît ton corps nu,*

*mais ma bouche frémit et ton absence même
fera mon chant plus chaud d'un désir retenu.*

*Le mal-aimé se tait pour écouter la source
qui va sourdre du fond de quel humus pourri.
Mais l'amour attentif déjà pressent la course
qui fera naître au jour le flot des mots mûris.*

*Le voici qui soulève un sol de triste attente,
durci par tous les gels des longs, si longs hivers.
Et la source paraît, roulant des phrases lentes
où s'étanche la soif d'aimer de l'univers.*

*Le poème est en moi depuis tant, tant de jours.
De mon être en gésine il occupe le centre.
Je le sens qui s'agite et cogne dans mon ventre
Un sang noir a nourri l'enfant de notre amour.*

*Fais silence, mon cœur ! Écoute l'appel sourd
qui monte au creux des chairs, du fond moite de l'ancre
d'où jailliront les mots doux à la voix du chantre.
Écoute : il va quitter son ténébreux séjour.*

*Le poème va naître et me déchire enfin !
Je sens couler de moi des phrases déjà froides,
je vois gicler de moi des mots gluants et roides.*

*Le poème est mort-né... Que j'ai froid ! Que j'ai faim !
Plus rien ne bouge en moi. Je suis seul et je tousse.
Ma main caresse encor la page blanche et douce.*

(Vers le cœur d'un frère inconnu)

Synthèse

De ses nombreux recueils de jeunesse, Camille Biver ne retenait que peu de chose. Aussi bien n'avons-nous pas cru devoir en citer dans la partie anthologique de cette présentation. Il y a fort à croire que les émois de l'adolescence et la nostalgie de l'enfance y transparaisaient de manière trop peu élaborée et que les maladresses et les influences s'y révélaient trop clairement. Biver n'est pas le seul à avoir, sinon renié une partie de son œuvre, du moins à l'avoir reléguée tellement loin de lui et de son public qu'elle semble avoir été écrite par un autre homme en qui l'écrivain ne se reconnaît plus. Il arrive que certains écartent ainsi des livres de leur bibliographie, et je ne parle pas de ceux qui, pour des raisons «alimentaires», signent des œuvres érotiques voire pornographiques, par exemple, tout en bâtissant une œuvre plus solide à laquelle leur nom demeurera attaché. (Que l'on songe à Jacques Laurent, alias Cecil Saint-Laurent.)

Camille Biver a par ailleurs signé un ensemble de livres publiés dans la collection *Durendal* : cinq romans et deux pièces de théâtre. Il s'agit d'ouvrages publiés entre 1956 et 1965, soit, grosso modo, entre dix et vingt ans après la fin de la guerre, et destinés à un public d'adolescents. Précisons encore que cette collection, d'inspiration chrétienne, était diffusée par le biais des patronages, des groupes scouts, des écoles chrétiennes ou par des instituteurs chrétiens enseignant dans d'autres réseaux que celui de l'enseignement libre. C'était vrai, notamment, en milieu rural où le livre pénétrait difficilement. Le relais fonctionnait bien, la vente était donc assurée.

Les collections destinées aux adolescents d'aujourd'hui s'imposent de respecter quelques contraintes qui ne sont pas nécessairement d'un moralisme étroit. On cherche à rendre les livres agréables, pas trop difficiles aux plans lexical ou syntaxique, en recourant au dialogue, en

évoquant les problèmes de l'heure , en suggérant les difficultés de l'adolescence, etc.

Les livres écrits par Camille Biver s'adressaient à un public plus jeune encore, entre onze et quatorze ans. On y contait des histoires de camaraderie juvénile, des aventures allègres, parfois même policières ou d'anticipation, et l'on y retrouvait des héros chrétiens, fréquentant des écoles chrétiennes, cherchant à être des modèles. C'étaient en quelque sorte les contraintes propres au genre. Cela ne signifie pas, évidemment, que ces livres sont dénués d'intérêt, même aujourd'hui. (Les éditions Durendal avaient sollicité Biver pour qu'il collabore à leurs publications.)

Prenons, par exemple, *Le roman d'Helen Keller*, biographie simplifiée d'une jeune Américaine qui fut célèbre, qui écrivit des livres, donna des conférences et voyagea à travers le monde. Elle était née au siècle dernier sourde et muette ; par la suite, elle devint encore aveugle. Le thème pouvait prêter à un sentimentalisme facile. À l'inverse, Camille Biver montre chez Hellen Keller un personnage qui refuse les handicaps de sa naissance, qui veut se « battre », connaître l'existence comme un être humain normal et qui, pour cela, est prête à d'immenses efforts. La leçon de courage est évidente (peut-être Camille Biver a-t-il pensé à lui-même) et si l'image d'Hellen Keller qui nous est présentée rejoint un peu celle de l'Américain d'aujourd'hui, celle d'un fonceur, il reste que des adolescents peuvent éprouver du plaisir à suivre une existence qui trace une courbe ascendante.

L'an 2000 peut intéresser pour d'autres raisons. Ce roman, paru en 1957, soit il y a presque quarante ans, n'a certes pas l'ampleur des anticipations de Jules Verne. Il n'en reste pas moins intéressant de comparer l'anticipation qui nous était proposée avec la réalité, maintenant que nous voici au seuil de l'an 2000. Je pense que plus d'un professeur pourrait exploiter dans sa classe certaines pages de ce livre d'anticipation pour en venir à d'autres auteurs et même s'intéresser à la science-fiction qui connaît le succès que l'on sait.

Revolver et vermicelle est un titre choisi à dessein, je pense, pour gommer d'entrée de jeu la violence connotée par le premier mot. Il y a en outre un jeu verbal, puisque la dernière syllabe du premier mot et la même que la première du second. L'action s'y déroule entre Florenville et Bouillon, avec enlèvement, vol ou tentative de vol, intervention de jeunes collégiens campeurs qui aident la police dans son travail, etc. Ce qui est le plus intéressant, c'est sans aucun doute la figure du chef de la bande des mauvais garçons. On apprend ainsi que Jean-Marie Grandchamps, baron, est un ancien officier belge qui a été blessé pendant la guerre, a perdu un bras et a été pensionné pour invalidité. Cette mesure, qui signifie pour lui un rejet de l'armée, lui a laissé quelque rancœur, d'autres, revenus diminués des camps de prisonniers, ayant été maintenus, eux, sous les drapeaux. Il impute d'ailleurs à la crise qui a suivi sa précoce mise à la pension le fait d'avoir mal tourné. Il finira abattu par la police.

Je me demande si nous ne trouvons pas ici quelques échos biographiques. Biver, lui aussi, fut militaire et sortit diminué du conflit (cf. biographie) et fut mis à la pension. Son existence connut alors quelques déboires, et l'on peut se demander si, comme son héros, il n'eut pas l'envie d'en finir. À l'inverse de son héros resté au nombre des vivants, il dut assumer, non sans courage, un destin à reconstruire.

Du théâtre de cet auteur arlonais, on retiendra surtout *L'île déserte* qui, comme le titre l'indique, regroupe un certain nombre de personnes ayant survécu à une chute d'avion et qui, à tour de rôle, prétendent dominer les autres et leur imposer leur loi. Publié, comme *Cellule zéro* et comme les romans pour jeunes adolescents, aux éditions Durandal, le livre vise à stigmatiser l'intolérance, le recours à la force et montre les valeurs de la fraternité. La pièce, aux accents un peu appuyés, devrait séduire des enseignants attentifs aux problèmes de notre monde.

Mais c'est dans la poésie de Camille Biver que se trouve la meilleure partie de son œuvre, avec deux recueils *Vers le cœur d'un frère inconnu* et *Le nègre aux yeux bleus* (certains poèmes figurent dans les deux

recueils), ainsi que dans les textes de ses chansons reprises, pour l'essentiel, sous le titre *La soixantaine*.

Préfaçant *Le nègre aux yeux bleus*, Francis Walder, autre militaire belge qui fut prix Goncourt pour un roman très classique, Saint-Germain ou la négociation, écrit ceci, qui repère bien les thèmes du poète :

Lire un poète, c'est recevoir sa plus secrète confidence. Nous touchons ici à un domaine réservé, obscur, bien étranger aux apparences extérieures, voisin de la confession. Les poèmes qu'on va lire révèlent beaucoup d'angoisse dans l'interrogation de soi, beaucoup de doute, une sorte de lassitude parfois, des combats intérieurs, un mélange d'espérance et de renoncement, et particulièrement une aspiration à l'innocence issue des gouffres les moins purs, et que nous connaissons tous.

Celui qui parle de son *enfance gelée* et du *destin de celui qu'on raya des vivants* (lui-même, à coup sûr) ne cesse effectivement de se confier et d'essayer d'apaiser ses tourments, comme un Verlaine, par l'exercice du verbe. Écrire c'est, pour lui, se confesser, mais c'est également jalonner les étapes d'une conquête qui apparaît tour à tour comme un rachat et une revanche. C'est que, d'entrée de jeu, il a été ou s'est senti différent, comme ce *nègre aux yeux bleus* dont il parle dans l'exergue du recueil qui porte son nom. *Nègre aux yeux bleus, tu me ressembles. Pourquoi tous tes frères ont-ils des yeux noirs et toi des yeux bleus ?* Aveu d'une singularité ou de singularités qui s'accompagne d'un grand pathétique, Camille Biver ne cessant de revenir à ce thème du passé à oublier, époque de « boue », époque « pourrie » (beaucoup de termes du vocabulaire poético-religieux relatifs au péché), mais qui revient, engendrant le doute, l'hésitation au seuil d'une vie autre (cf. poème analysé), au seuil de l'amour :

*Mais toi qui m'as promis de refaire le monde,
femme de mon destin, caresse après caresse
pourras-tu effacer au repli de ma bouche
le sillon qui me force à refuser d'aimer ?*

Chez un être tourmenté, la conscience va toujours dans un sens et dans l'autre, du passé vers l'avenir avec retour à celui-ci, de la lumière à l'ombre et de l'ombre à la lumière, de la déréliction à l'espérance. Le tourment réside dans cette instabilité même, qui rend toutes choses fragiles, entachées d'incertitude et d'une sorte d'à-quoi-bon intérieur. C'est une peine ; pour un poète, c'est parfois une chance. Verlaine, déjà cité, ne nous aurait pas démenti, non plus que Cocteau, dans une mesure moindre, qui, comme Biver, dialogue volontiers avec son ange. Parfois, des sursauts le prennent :

*Je me relèverai, avec mes reins brisés,
et du sol calciné, riche des amours mortes,
l'aube fera surgir un premier liseron.*

Il n'empêche que le dernier poème du *Nègre aux yeux bleus*, intitulé tout simplement *Le poème*, se termine par une note désespérée, celle que pousse le poète confronté à l'échec :

*Le poème est mort-né... Que j'ai froid ! Que j'ai faim !
Plus rien ne bouge en moi. Je suis seul et je tousse.
Ma main caresse encor la page blanche et douce.*

C'est également vers l'enfance que Biver se tourne souvent, la sienne, celle des êtres, considérée comme âge de pureté. Mais la vie écrase les êtres, les fait souffrir, les déchire.

La poésie de Camille Biver chemine ainsi, toute ballottée d'un point à un autre, d'une aspiration à un regret, se tournant quelquefois vers Dieu ou vers un *frère inconnu*, marquée par l'angoisse, grave toujours voire pathétique. Seules les chansons – parce qu'il s'agit de chansons ? – de *La soixantaine* semblent plus apaisées, malgré les interrogations sur l'âge venu, sur l'enfance, sur la guerre qui tue l'amour. Néanmoins, elles ont quelque chose de prenant, nous communiquent une angoisse autre que celle des deux principaux recueils. Là, il s'agissait d'une confiance, d'aveux intimes ; ici, la parole nous concerne tous, sans doute parce

Camille BIVER - 40

qu'elle est plus générale et aborde, en somme, le grand thème de la fragilité des choses humaines et celui de notre éphémère présence sur la terre.

Georges Jacquemin.